

La Révolution d'Angleterre dans *Le Globe*

La révolution d'Angleterre, celle de 1640 et celle de 1688 confondues, est au coeur de la réflexion politique et intellectuelle dès le déclenchement de la Révolution française, et surtout à partir de Thermidor. Sous la Restauration, selon que la liberté d'expression est plus ou moins restreinte, l'Angleterre sert soit de prétexte pour s'exprimer sur la France à mots couverts, soit d'instrument conceptuel pour comparer et comprendre ce qui s'est passé là-bas et ici. Naturellement c'est le courant libéral, dans ses multiples nuances, qui s'intéresse le plus au XVII^e siècle anglais, mais il n'est pas le seul. Plus généralement, même si la propagande révolutionnaire et impériale antianglaise a laissé des traces, l'admiration pour le vainqueur parlementaire face au vaincu totalitaire, le souvenir de l'émigration aussi, l'emportent. Pour les jeunes gens, le voyage initiatique en Angleterre s'impose: ainsi font, parmi les rédacteurs du *Globe*, Leroux, Rémusat ou Duvergier de Hauranne. Il ne fait aucun doute que l'Angleterre est le pays qui a su le mieux conjuguer la liberté politique et l'efficacité sociale, préserver la meilleure part du passé tout en entrant la première dans les voies de l'avenir, le tout en faisant l'économie d'un bouleversement total et sanglant. La clé de cette réussite est à chercher dans les six décennies 1628-1688, matrices du système représentatif dont la France tente à présent l'expérience. Pour la génération qui a grandi sous le Consulat et l'Empire, qui n'a pas participé directement à la Révolution et tente de l'élucider, le détour Outre-Manche est une évidence; ce qui a manqué à la révolution française, établir la liberté dans l'ordre, il faut en chercher le secret dans l'histoire et

les institutions d'Angleterre, et mieux encore dans l'histoire de ses institutions. Naturellement les analogies entre les deux révolutions, réelles ou supposées, renforcent le désir d'y aller voir de plus près, et de poser au XVII^e siècle anglais les questions nouvelles qu'appellent, en France, les temps nouveaux. Une révolution, chez nos voisins, a réussi en son temps. Pourquoi, comment ? De cet exemple il faut tirer tous les enseignements, y compris en en dessinant les limites.

La demande d'Angleterre n'est certes pas, en France, une nouveauté. Le siècle de Voltaire y a puissamment sacrifié. Mais l'intérêt portait alors principalement sur les mœurs, la culture, la littérature; l'histoire et la politique n'y entraient que pour une faible part et, de toutes façons, la révolution française devait modifier radicalement les points de vue. Or c'est bien l'héritage de la Révolution que tente d'assumer, en le transformant, la génération de la Restauration, et non pas celui de l'Ancien régime.

Curieux, à des fins nationales, du système anglais, le premier XIX^e siècle marque aussi un penchant pour l'histoire qui a été maintes fois souligné, et dont les contemporains se félicitent. On pourrait, sur ce point, multiplier les citations¹.

On comprend ainsi que la bibliographie relative à l'histoire de l'Angleterre, et principalement de sa révolution, ait proliféré entre la première restauration et la monarchie de Juillet. Un inventaire rapide signale une vingtaine de titres, d'inégale importance, dont beaucoup sont des traductions. C'est à celui qui, avant 1820, apparaît comme le jeune homme surdoué des lettres françaises, Abel Villemain, qu'est dû le premier ouvrage marquant, propre à donner de la révolution d'Angleterre une image nouvelle au public français: *l'Histoire de Cromwell*, en deux volumes, fruit de conférences prononcées l'année précédente, paraît en deux volumes en 1819². Le succès en fut rapide et durable et Guizot, en avril 1826, dans la préface au premier volume de son *Histoire de la révolution d'Angleterre*, rendra hommage au travail de son ancien collègue de la Faculté des Lettres, sans dire peut-être assez tout ce qu'il lui doit. Villemain, la même année, trouve un épigone en la personne de Jules Berthevin, qui publie un *Essai historique sur le règne de Charles II pouvant faire suite à l'histoire de Cromwell*, que le jeune Augustin Thierry étrille sévèrement dans *Le Censeur européen* du 26 septembre 1819, après avoir salué chaleureusement dans le même journal, en juin et juillet, le Cromwell de Villemain, non sans lui reprocher néanmoins une certaine complaisance à l'égard du dictateur.

¹ Cf parmi d'autres Mignet, Jouffroy, Barante, Rémusat...

² L'ouvrage est dédié au comte de Lally-Tollendal, auteur en 1795 d'une biographie de Strafford, que Villemain salue comme un modèle.

C'est encore en 1819, année britanniquement faste, que commence à paraître une *Nouvelle traduction de l'histoire d'Angleterre de Hume avec la continuation de Smollett*, par Campenon, dont les 22 volumes sont achevés en 1822. Dans la révolution historiographique qui s'amorce, Hume est un enjeu capital, car c'est presque exclusivement par lui, dont *L'histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre* détachée de sa grande histoire d'Angleterre, a été traduite en 1760, que les Français ont eu accès, jusqu'au début du XIX^e siècle, à l'histoire de la révolution d'Angleterre, et le prestige du philosophe a puissamment contribué à accréditer l'oeuvre de l'historien. Citons encore, avant la naissance du *Globe*, la traduction, parue en 1821, de *L'essai historique sur la constitution et le gouvernement anglais depuis le règne de Henri VIII*, de John Russell, de Boulay de la Meurthe, rentré en 1819 de quatre ans d'exil, un *Tableau politique des règnes de Charles II et Jacques II* publié en 1822 et faisant suite à *L'Essai sur les causes qui en 1649 amenèrent en Angleterre l'établissement de la République*, dont le succès, en 1799, avait été prodigieux; en 1822 encore, est réédité le très mince opuscule de Henri de Saint-Simon, *Des Bourbons et des Stuarts*, auquel l'ancien patron d'Augustin Thierry donne aussitôt une tout aussi brève continuation. Enfin lorsque, le 15 septembre 1824, l'imprimerie Lachevardière livre le premier numéro du *Globe*, la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre* lancée par François Guizot l'année précédente, est à mi-parcours et s'achèvera, avec son vingt-cinquième volume, quelques mois plus tard. De même vient de paraître le premier tome de la traduction de *L'Histoire de la République d'Angleterre* de William Godwin.

Cet inventaire intellectuel et historiographique, destiné à s'enrichir encore fortement sous le règne de Charles X, doit être complété par les traces nombreuses d'une imprégnation diffuse: la référence, l'allusion, l'analyse relatives au XVII^e siècle anglais, surabondent dans les ouvrages d'histoire et de philosophie politique: qu'il s'agisse des cinq grands articles sur les révolutions d'Angleterre que donne A. Thierry au *Censeur Européen*³ de 1817 à 1819, des fortes pages de Germaine de Staël dans les troisième et sixième parties de ses *Considérations sur la Révolution française*, parues en 1818, ou encore des ouvrages de polémique contre le ministère que décoche Guizot en 1820 et 1822, avant de solliciter largement le cas anglais dans son cours sur *L'Histoire des origines du gouvernement représentatif* (1820-22)

³ Repris dans la première partie de *Dix ans d'études historiques*, Paris, 1835.

et dans ses *Essais sur l'histoire de France* (1823). Ces quelques exemples pourraient être augmentés de beaucoup d'autres⁴.

Ils montrent quels étaient la qualité des informations, la nature des curiosités et l'état des idées sur l'histoire d'Angleterre, au moment de la création du *Globe*, dans les milieux qui lui étaient intellectuellement proches. Ce nouveau périodique, même si ses ambitions et son style devaient évoluer entre septembre 1824 et septembre 1830,⁵ ne pouvait que s'en faire largement l'écho. Sans doute ses deux fondateurs, Pierre Leroux et Paul Dubois, eux-mêmes bien différents l'un de l'autre, n'étaient-ils nullement historiens, guère politiques et pas particulièrement anglophiles ou anglomanes; encore que Pierre Leroux, qui a conçu et arrêté le titre du *Globe* dès 1821⁶, se soit alors rendu en Angleterre, estimant qu'elle était "le pays qu'il fallait étudier avant de créer un tel journal". Mais sans doute est-ce principalement sur l'aspect technique et matériel de l'entreprise que l'ancien prote était allé chercher des informations outre-Manche.

Il reste que *Le Globe* naît dans une conjoncture intellectuelle et politique qui confère à l'histoire et aux institutions britanniques un intérêt renouvelé, auquel l'équipe des rédacteurs du journal, en dépit de sa diversité, est particulièrement sensible. S'y ajoute l'ouverture délibérée du journal sur l'étranger, à laquelle P. Leroux surtout était attaché, et qu'il a su faire prévaloir. Au reste, et pour boucler la boucle, le goût pour l'histoire, et en particulier l'histoire anglaise, est dû, fait remarquer Auguste Trognon dans l'un des tout premiers numéros du *Globe* (19 septembre 1824), "à l'exemple contagieux de Walter Scott." L'influence de l'auteur de *Ivanhoë* sur l'histoire scientifique alors en voie de constitution mériterait à soi seule de longs développements, tant le fait paraît unanimement constaté. Au total, durant les six années de sa première existence, et plus exactement de janvier 1825 à août 1830, *Le Globe* a consacré quatorze contributions uniquement à l'histoire de l'Angleterre et de ses révolutions⁷, dont trois seulement sous la forme de bonnes feuilles d'ouvrages à paraître.

⁴ ainsi, en 1825, les *Lettres sur l'Angleterre* d'Auguste de Staël.

⁵ Sur tout ce qui concerne *Le Globe*, il faut se reporter au vaste et excellent travail de Jean-Jacques Goblot: *Le Globe et son groupe littéraire (1824-1830)* thèse de doctorat d'Etat (université de Lyon II), 4 vol. multigr. 1987. La présente étude lui doit beaucoup.

⁶ cf J.-J. Goblot: *Pierre Leroux et ses premiers écrits (1824-1830)* Lyon, 1977.

⁷ Ne sont donc pas pris en compte ici les trois articles de 1825 relatifs à *L'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* d'A. Thierry, et moins encore les rapprochements qui, dans toutes sortes d'articles, viennent spontanément sous la plume des rédacteurs du journal; citons par exemple Rémusat, le 12 août 1829, donc juste après la formation du gouvernement Polignac, mettre en garde contre "ces conseils de déplorable mémoire qui entourèrent et perdirent la race infortunée des Stuarts."

Dans cet ensemble très substantiel, dont toute oeuvre romanesque ou théâtrale portant sur le même domaine, par exemple le *Cromwell* de Victor Hugo, est exclue, François Guizot se taille la part du lion, puisque, comme rédacteur ou comme auteur, il intervient à huit reprises, ce qui invite à nuancer les affirmations ultérieures, et nous y reviendrons, selon lesquelles les doctrinaires ont compté pour rien dans la naissance et le développement du *Globe*. De fait c'est Guizot qui, dans le numéro du 29 janvier 1825, ouvre le feu par un compte rendu non signé de l'ouvrage de George Brodie, *A History of the British Empire*. A cette date, Guizot travaille activement à son histoire de la révolution d'Angleterre, et a donc le livre de Brodie sous la main. Dans ce long article, qui lui sert un peu de banc d'essai programmatique, il relève, pour s'en réjouir, et tacitement pour justifier sa propre entreprise, le déplacement d'intérêt de 1688 vers 1640, marqué notamment par la publication de nombreux documents et recueils de mémoires de l'époque. S'il félicite Brodie, prototype de l'historien whig, de redresser les erreurs à la fois de faits et de perspective de Hume, dont il prend explicitement le contre-pied, il lui reproche de pousser le balancier beaucoup trop loin de l'autre côté, en faveur des révolutionnaires. "Personne, conclut-il, ne croira trouver, dans le travail de M. Brodie, la véritable histoire de la révolution d'Angleterre, et on y apprendra qu'elle n'est pas non plus dans celui de Hume." Ce qui, on l'a compris, laisse le champ libre à un nouvel historien de cette révolution, à la fois en possession d'une vraie science historique, comme l'est Brodie, mais, à sa différence, l'esprit libre de tout préjugé⁸.

C'est par la plume de Louis de Guizard, qui signe L.x, que *Le Globe* traite en deux articles, les 26 mars et 5 avril 1825, de *l'Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, de F. Mazure, tout juste parue. Ce livre, dû à un "inspecteur général des études", rencontra un bon accueil officiel, car il avait le bon goût, comme l'auteur s'en explique dans sa préface, de montrer qu'il n'existait aucun rapport entre la restauration de 1660 et celle de 1815, si bien qu'aucun 1688 n'est à craindre en France. En effet "le Roi, frère de Louis XVI, bien plus sage que le fils de Charles Ier, a commencé la restauration par où elle a fini en Angleterre". Aussi Guizard salue-t-il in fine "le meilleur ouvrage sur l'époque qui ait été publié tant en Angleterre qu'en France." Cependant, comme c'est alors l'usage en matière de

⁸ Ce n'est évidemment pas le lieu d'examiner ici les conceptions de Guizot sur la révolution d'Angleterre. Sur ce point, cf notamment O. Lutaud, *Guizot historien, politique, écrivain devant les révolutions d'Angleterre* (Actes du colloque François Guizot Paris, SHPF, 1976); Pierre Rosanvallon, *Le moment Guizot*, Paris, 1985, pp 271 et sq; Philippe Raynaud, "La Révolution anglaise" dans *François Guizot et la culture politique de son temps*, Paris, 1991.

critique littéraire, il se livre à des commentaires généraux sur l'histoire d'Angleterre, qui n'est réellement intelligible, et donc possible, que depuis trente ans, à la lumière de l'autre révolution. En vérité le propos de Guizard s'inscrit dans le droit fil des analyses de Mme de Staël et, déjà, de Guizot. Sa conclusion, sur ce point, vaut d'être citée: "Lorsqu'il ne manque à une nation qu'un gouvernement raisonnable pour ne pas périr, ou même pour arriver au degré de développement et de prospérité que comportent ses lumières et ses richesses, il est toujours probable que ce gouvernement se trouvera tôt ou tard, soit qu'elle se le donne, soit qu'elle le reçoive de la seule force des circonstances: c'est ce qui arriva en Angleterre. La répulsion réciproque de sentiments et d'intérêts où se trouvaient placés le souverain et le peuple avait fait de la révolution de 1688 une véritable fatalité." Il est difficile, en 1825, de s'exprimer plus clairement sur la situation politique française sans s'exposer aux foudres du ministère public.

La filiation n'a rien pour surprendre. Louis de Guizard, alors âgé de 28 ans, est depuis quelques années l'ami le plus intime de Charles de Rémusat. Avec ce dernier, il a été recruté par Guizot pour certaines de ses entreprises éditoriales, comme la traduction des *Chefs d'oeuvre des théâtres étrangers*, et il a été admis, peut-être sous le patronage de Guizot, à la Société de la morale chrétienne, creuset d'une sociabilité intellectuelle particulièrement active, et largement animée par les doctrinaires⁹. Aussi est-ce encore à Louis de Guizard qu'il revient de signaler longuement, le 8 octobre 1825, l'aboutissement de la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, lancée par Guizot deux ans plus tôt. La lecture des sources ainsi présentées montre bien, conclut Guizard, que la révolution d'Angleterre fut politique, voire sociale, autant que religieuse, contrairement à ce que voudraient faire croire ses adversaires, et plus généralement les adversaires de toute révolution. Guizot, on le sait, ne dit pas autre chose.

Cet article d'octobre 1825 est le prélude à une action de grande envergure déclenchée en mars 1826, et étalée sur deux ans, destinée à promouvoir successivement les deux premiers volumes de *l'Histoire de la révolution d'Angleterre*. Dans les deux cas, le procédé est identique: publication de bonnes feuilles, précédées d'un "chapo" prometteur, quelques semaines avant la parution (les 8 mars 1826 et 26 mai 1827), compte rendu copieux et très favorable au moment de la mise en vente (les 22 avril 1826 par Guizard et 2 août 1827 par Jouffroy), enfin une "lettre anonyme à l'éditeur du *Globe*" (les 3 juin 1826 et 8

⁹ Fondée à la fin de 1821, la société regroupe notamment Guizot, Broglie, Rémusat, Barante, A. de Staël...

mars 1828), oeuvre d'Auguste Trognon, qui réagit et rebondit à partir du compte rendu principal. A ces six interventions, bien orchestrées selon une séquence préparation-promotion-relance, s'en ajoute une septième, due à une conjoncture heureusement exploitée. En effet, la suspension de la censure au début de novembre 1827 fournit l'occasion au *Globe* de publier la partie censurée de l'article de Jouffroy, en y ajoutant un développement "qui n'avait pas été soumis à la censure". Aucun auteur, aucune oeuvre, y compris les dix volumes de *Histoire de la révolution française* de Thiers, n'a bénéficié d'une telle couverture de presse de la part du *Globe*. A la quantité s'ajoutent la qualité et aussi la diversité des commentaires. Ainsi, à Guizard et Jouffroy qui estiment que Guizot ne sacrifie guère au pittoresque, Trognon, sans les nommer, répond que "chez lui les personnages de l'histoire sont bien des êtres de chair et d'os." Voilà rassurés les lecteurs que l'abstraction pourrait rebuter. Surtout, à Jouffroy qui voit dans Guizot le parangon de l'historien du XIX^e siècle commençant, "l'homme de son époque qui la représente le plus fidèlement", c'est-à-dire ce qu'il y a de mieux dans le temps présent, Trognon réplique que *Histoire de la révolution d'Angleterre* est une oeuvre indépassable: "Telle façon de voir qui semble particulière à un temps pourrait bien être de tous les temps, et reproduire les faits avec leur signification réelle, avec leur absolue vérité." C'est par là, en particulier, que Guizot est bien supérieur à Hume, désormais périmé grâce à lui, comme le public doit en être bien averti. Dans le concours d'éloges suscités par Guizot et ses ouvrages, Trognon figure à coup sûr au premier rang. Il est vrai que ce camarade de promotion, à l'Ecole normale, de Dubois, Jouffroy et Damiron, a travaillé aux *Archives philosophiques* de Guizot, qui l'a choisi en 1822 pour le suppléer à la Faculté des Lettres.

Le traitement exceptionnel réservé à Guizot doit beaucoup, sans doute, à sa personnalité. En plus du reste, n'est-il pas l'un des copropriétaires du *Globe* ?¹⁰ Mais il est certain que la nature du sujet dont il traite renforce notablement l'écho qui lui est donné. Car la révolution d'Angleterre n'a pas fini avec Guizot d'occuper les colonnes du *Globe*. En effet Armand Carrel publie dans les derniers jours de 1827 son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, dont le titre est à soi seul tout un programme. Le 27 novembre, *Le Globe* en a reproduit un extrait substantiel. Le 1er janvier 1828, Marcelin Desloges donne de

¹⁰ C'est en cette qualité qu'il signe un avis publié par le journal le 2 janvier 1827, en compagnie de Delorme, Dubois, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Jouffroy, Laffitte, Leroux, Magnin, Malher et Cie, Masse de Corneille, Rémusat, Sautelet et Cie, Vitet.

l'ouvrage un compte rendu militant, exaltant la révolution française au détriment de la prétendue "glorieuse" révolution anglaise, jugée bien timide. Desloges, ancien carbonaro¹¹ est lié au courant républicain, dont Armand Carrel commence alors à se rapprocher. Le 21 mai 1828, c'est au tour de Carrel de discuter des mérites de *The Constitutional History of England*, de Henry Hallam, qui, s'étendant de l'avènement de Henri VIII à la mort de George II, accorde naturellement une très large place au XVII^e siècle. Hallam, auteur heureux d'un *Tableau de l'Europe au Moyen Age*, s'était acquis, avec son nouvel ouvrage paru en 1827, une réputation considérable, au moins autant en France qu'en Angleterre. Guizot mit immédiatement en chantier une traduction dont les cinq volumes parurent au second semestre de 1828, et que l'article de Carrel annonce en note. Guizot, en préface de sa traduction, reprend l'essentiel d'un compte rendu, globalement élogieux, qu'il avait publié dans le second numéro de sa *Revue française*, en mars 1828, tandis que la propre introduction de Hallam, qui figurait déjà dans l'édition anglaise, évoque l'oeuvre de Guizot en termes très flatteurs. Le prestige de Hallam était tel que, à peine sorti en Angleterre, son livre avait fait l'objet, à la fin de 1827, d'un *Précis de l'histoire de la constitution d'Angleterre d'après Hallam*, par A.R. Borghers, déjà traducteur en France du *Tableau de l'Europe au Moyen Age*. Or Carrel, dans *Le Globe*, se montre beaucoup plus réservé à l'égard de l'historien whig. Relevant le retard de l'histoire nationale en Angleterre, insuffisamment dégagée selon lui des enjeux partisans, il souligne que la lumière, sur le passé de l'Angleterre, vient du continent. Il salue l'apport de Guizot, sans citer son nom, et insiste, comme on s'y attend, sur les mérites de son patron Augustin Thierry. Plaçant Hallam à peine au-dessus de Lingard¹² et de Godwin, il lui reproche vivement son anachronisme, qui lui fait traiter du XV^e siècle avec les concepts institutionnels du XVIII^e, si bien que seul le temps des Stuart et des Hanovre est convenablement étudié. C'est pourtant cette partie, d'esprit plus indépendant et novateur, qui a conduit la *Quarterly Review*, écrit Carrel avec amusement, à reprocher à Hallam "d'être un écrivain à la manière française", ce qui, selon Carrel, serait plutôt un éloge. Il est vrai que Hallam collaborait à l'*Edinburgh Review*, concurrent et adversaire de la *Quarterly Review*, d'obédience torie. L'opinion de Carrel, qui tranche avec l'accueil favorable réservé à Hallam, semble avoir été

¹¹ Cf J.-J. Goblot: "Un mystérieux rédacteur du Globe: Marcelin Desloges" dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1985, p 234-247.

¹² *L'Histoire d'Angleterre. depuis la première invasion des Romains*, du prêtre catholique John Lingard, a commencé d'être traduite par M. de Roujoux. *Le Globe* du 22 septembre 1826 reproduit la critique très défavorable de l'*Edinburgh Review*.

isolée et peut-être mal appréciée, notamment par Guizot. De fait, le papier de Carrel, annoncé comme "premier article" consacré à l'ouvrage de Hallam, demeura sans suite.

Après Hallam, l'actualité bibliographique ne fournit plus au *Globe* matière à compte rendu relatif à la révolution anglaise. Ne manquent au total à l'appel, si l'on tient pour rien la nouvelle traduction, par Mme Alexandrine Aragon, de l'*Histoire d'Angleterre des origines à la mort de George III*, oeuvre médiocre de l'immortel auteur du *Vicaire de Wakefield* Olivier Goldsmith, dont *Le Globe* du 12 janvier 1826 soupçonne qu'il ne l'a pas écrite personnellement, que les trois volumes, parus entre 1824 et 1828, de l'*Histoire de la République d'Angleterre* de William Godwin, à laquelle Carrel fait allusion et dont traite un peu longuement, et non sans sympathie, la *Revue française* de juillet 1828, et surtout l'essai de "politique historique" de Châteaubriand intitulé *Les quatre Stuart*, rédigé en 1826 et publié en 1828 dans le tome XXII de ses oeuvres complètes, que l'auteur, rendant au préalable hommage aux historiens Guizot, Lingard et Mazure, décrit avec une modestie affectée comme "une sorte de traité où les faits n'ont été placés que pour en tirer des conséquences politiques". Cet écrit, plus important qu'il n'y paraît, aurait sans doute mérité, aux yeux même de la rédaction du *Globe*, avec laquelle Châteaubriand entretenait des rapports aimables, davantage d'attention.

C'est à Sainte-Beuve qu'il revient, dans un court article non signé du 24 août 1830, de s'arrêter pour la dernière fois, du moins dans *Le Globe* première manière, avant son rachat par les saint-simoniens en octobre, sur la révolution d'Angleterre, pour affirmer que "la France n'est pas du tout dans une situation semblable ni politiquement analogue à celle de l'Angleterre de 1688". De fait, la révolution de Juillet venait d'introduire un nouveau terme dans la comparaison, explicite ou tacite, entre les révolutions anglaise et française.

Car c'est naturellement ce rapprochement, et les interprétations qu'il suscite, qui sont à la source de l'intérêt porté par *Le Globe*, et par d'autres groupes d'opinion, au XVII^e siècle anglais. Si, dans la presse comme dans l'édition, traiter de la séquence 1640-1688 est un moyen d'aborder à moindre risque l'enchaînement 1789-1830, de désigner les trois Bourbon à travers les trois Stuart, et Napoléon sous le masque de Cromwell, en multipliant les jeux de miroir, il apparaît surtout que c'est grâce à la révolution française qu'il devient possible de comprendre celle d'Angleterre, beaucoup plus que l'inverse. En conséquence, les Français sont mieux placés que les Anglais pour analyser cette période de l'histoire britannique.

Trognon se félicite ainsi que Guizot "contemple la révolution d'Angleterre

du sein de la révolution française"¹³, tout comme Guizot, qu'il paraphrase sans doute ici, salue Villemain pour avoir, dans sa biographie de Cromwell, "regardé et jugé la révolution d'Angleterre du sein de la révolution française"¹⁴. Marcelin Desloges reprend lui aussi ce thème: "C'est éclairé par notre propre histoire que M. Carrel a pu comprendre et que nous comprendrons comme lui les événements qui font le sujet de son livre"¹⁵. L'éclairage réciproque d'une révolution par l'autre est reconnu par les rédacteurs du *Globe* comme un des acquis essentiels de l'histoire nouvelle, et aussi comme un instrument privilégié de réflexion et d'expression politiques contemporaines. C'est ce qu'exprime, on l'a vu, Louis de Guizard, pour qui les "derniers résultats" des événements commencés en 1789 "sont encore cachés dans les ténèbres de l'avenir". Car s'il est un point sur lequel les Globistes s'accordent jusqu'en juillet 1830, c'est que l'ère des révolutions n'est pas close. La révolution française n'a évidemment pas produit tous ses effets, comme le montre suffisamment l'actualité politique: "La lutte que la révolution française a instituée", écrit Jouffroy dans *Le Globe* du 17 novembre 1827, commentant l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* de Guizot, "n'étant pas terminée, il est évident que cette révolution n'est point encore arrivée à son dénouement", et il annonce comme prochain "un compromis entre le principe monarchique et le principe républicain, c'est-à-dire entre l'ordre et la liberté." Aussi n'est-il pas sûr, bien que Jouffroy paraisse le penser, que la révolution d'Angleterre elle-même soit terminée. "Ni l'une ni l'autre (révolution), juge Desloges, ne sont à leur dernier acte, mais le nôtre est si avancé que ce qui reste encore à représenter probablement ne reproduira pas les événements dont nos voisins ont été spectateurs. Il serait plus vrai de dire que c'est eux qui nous imiteront"¹⁶. Cette opinion avait été émise, quelques mois plus tôt, par Augustin Thierry, annonçant une troisième révolution d'Angleterre, retardée jusqu'à présent "par le mauvais succès de la révolution française"¹⁷. S'il existe des différences d'appréciation sur 1688, événement purement interne à l'aristocratie n'engageant ni la nation ni le peuple pour Desloges et Carrel, alors que Guizard ou Jouffroy voient dans l'avènement de Guillaume III le point d'équilibre du pendule, chacun convient que la vérité de la révolution d'Angleterre est à chercher dans 1640 et non pas dans 1688, comme les Anglais ont trop tendance à le faire, masquant ainsi à eux-mêmes le sens de leur propre histoire. Car c'est là que

¹³ *Le Globe*, 3 juin 1826

¹⁴ *Histoire de la révolution d'Angleterre* tome 1, préface, Paris, 1826

¹⁵ *Le Globe*, 1^{er} janvier 1828.

¹⁶ *Le Globe*, 1^{er} janvier 1828

¹⁷ *Revue trimestrielle*, n° 1, 1827, repris dans *Dix ans d'études historiques*.

se révèle la nature profonde des révolutions. Au-delà du discours que chaque révolution tient sur elle-même, il faut savoir, et à présent on le peut, en découvrir les ressorts réels et en dégager les lois. "C'est s'exposer à juger bien superficiellement le caractère d'une révolution que de s'arrêter à la langue qu'elle a parlé", insiste Guizard. Ainsi les révolutionnaires anglais ont habillé d'une rhétorique religieuse un mouvement qui n'en était pas moins politique et social, et comme tel le produit de la nécessité. De cette nécessité, les Globistes diffusent la théorie: la nation anglaise, au XVII^e siècle, a fini par se doter du "gouvernement raisonnable"¹⁸ dont elle avait besoin pour se maintenir, sous l'effet d'une "sorte de fatalité clairvoyante"¹⁹. Cette force est à l'oeuvre dans toutes les révolutions, celle d'Angleterre et aussi l'autre, car la logique, écrit à son tour Jouffroy, est la "reine des révolutions", et cette logique veut que les principes parviennent toujours à l'emporter sur les faits²⁰. C'est ainsi qu'en Angleterre le double principe de la liberté religieuse et de la liberté politique a triomphé de l'absolutisme et, après avoir atteint en 1649 l'extrémité du balancier, comme c'est la loi des révolutions, s'est stabilisé avec "le régime intermédiaire de Guillaume". Cela s'est produit en Angleterre, cela est à l'oeuvre en France et aboutira tôt ou tard, immanquablement.

Cette conception de la révolution, on l'a compris, s'inscrit dans le droit fil de la pensée de Mme de Staël, soulignant la "force invincible des révolutions dont l'opinion du plus grand nombre est la cause"²¹. C'est pourquoi le comportement opposé de Charles Ier et de Louis XVI n'a pas empêché une issue analogue. Dans des événements de cette ampleur, et d'ailleurs plus généralement dans l'histoire des sociétés et des nations, les volontés et les passions individuelles ne pèsent guère qu'à la marge.

Sur ce point, les membres du groupe globiste ne sont pas unanimes. Aux tenants d'un déterminisme rigoureux issu de Mme de Staël et de Benjamin Constant, relayés par Thiers, Mignet et Guizot, et dont Trognon, Guizard, Desloges, Jouffroy sont au *Globe* les représentants, s'opposent les accidentalistes, plus proches de la tradition du XVIII^e siècle, incarnée par Daunou qui professe alors au Collège de France, par son disciple Sainte-Beuve, ainsi que par A. Thierry et A. Carrel²². Mais ce second courant est au *Globe* tout à fait minoritaire: seul

¹⁸ Guizard dans *Le Globe* du 26 mars 1825

¹⁹ Id, *ibid*, 8 octobre 1825

²⁰ *Le Globe*, 17 novembre 1827.

²¹ *Considérations sur la révolution française*, troisième partie, chapitre 13.

²² Rendant compte, dans le *Journal des Savants* de décembre 1823, des *Essais sur l'histoire de France* de Guizot, Daunou s'exprimait ainsi: "En général, les vicissitudes humaines nous paraissent un peu plus dépendantes d'accidents particuliers qui ne tiennent point par des liens si

Sainte-Beuve, benjamin de la rédaction, en est un collaborateur régulier. En réalité, s'agissant de l'histoire de la révolution d'Angleterre, et de l'histoire en général, les idées et même les formules de Guizot l'emportent largement. L'histoire comparée des révolutions de France et d'Angleterre fut à l'origine et au coeur de l'activité intellectuelle de Guizot²³. Les auditeurs de ses cours de 1820-22 puis de 1828-30, les lecteurs de ses essais politiques et polémiques, de ses ouvrages d'histoire et de littérature, de ses articles, préfaces et contributions de toutes sortes se pénétrèrent de cette question, qui répond aux besoins intellectuels et politiques du moment. Au sein du *Globe*, Guizot possède des disciples fidèles et des amis proches: Rémusat bien sûr, mais aussi Trognon, Guizard, Vitet, Duchâtel. De son côté Dubois, avant de lancer le journal, a travaillé pour et avec Guizot, aux *Tablettes universelles* et pour la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*²⁴. Guizot connaît également depuis plusieurs années Jouffroy et Damiron²⁵. Et lorsque Guizot fonde la *Revue française*, dont le premier numéro paraît en janvier 1828, il recrute pour ce "journal doctrinaire par excellence"²⁶ nombre d'éléments du *Globe*. C'est dire combien les liens entre *Le Globe* et le milieu doctrinaire sont étroits. Plus tard, et souvent beaucoup plus tard, Sainte-Beuve, Leroux, Dubois dénièrent, souvent avec vigueur, toute participation des doctrinaires dans la fondation, le développement et le contenu rédactionnel du *Globe*. Guizot, dans ses mémoires, se défend lui aussi d'avoir pesé dans l'entreprise. En fait, il y a joué un rôle très important, et l'opinion d'alors ne s'y est pas trompée, qui voyait dans *Le Globe* une émanation du courant doctrinaire. Guizot professeur, écrivain, politique, occupe dans les pages du journal une position bien plus considérable que Cousin par exemple²⁷, dont pourtant Dubois et les nombreux normaliens du *Globe* avaient été élèves. La rédaction, à commencer par Dubois lui-même, ne laisse jamais passer une attaque officielle ou journalistique contre Guizot, dont la cause paraît identifiée à la sienne propre. L'ouverture de ses cours est longuement saluée, sa candidature dans le Calvados vivement soutenue. Bref, intellectuellement et presque physiquement, la

étroits, ou du moins si visibles, à ceux qui les ont précédés. Sans doute, à force de raisonnements, on parvient toujours à expliquer, enchaîner et en quelque sorte prédire les faits qui se sont accomplis; on démontre qu'ils étaient inévitables; mais, pour admettre sans restriction cette espèce de fatalité, ne faut-il pas circonscrire un peu trop l'indépendance et l'influence des déterminations propres à chaque volonté humaine ?"

²³ Cf. la préface à la neuvième édition (1857) des *Essais sur l'histoire de France*

²⁴ Durant l'été 1825, Dubois a même séjourné chez Guizot, à Saint-Mandé.

²⁵ Jouffroy a fait partie de l'équipe pressentie par Guizot au début de 1824 pour créer une "Société des sciences morales et politiques". Il participe aussi, au côté de Guizot et de Thiers, à la fondation de la *Revue européenne* au printemps de 1824.

²⁶ Duc de Broglie, *Souvenirs*, Paris, 1886, t. 3, p. 142.

²⁷ cf Ch. de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. 2, Paris, 1959, p. 140.

présence de Guizot est imposante. Nul doute, de ce fait, que la place et l'intérêt accordés par *Le Globe* à l'histoire de l'Angleterre et de sa révolution ne doivent beaucoup à l'intellectuel le plus actif et le plus en vue de l'époque, au moment où le courant libéral est le plus uni, et où la réflexion sur le XVII^e siècle anglais correspond le mieux à l'état des esprits et aux enjeux du débat d'idées.

Laurent Theis